

ALAN VEGA, *Universe*

TODD BIENVENU, *Jaywalk*

23 juin - 28 juillet, 2018 / Vernissage le vendredi 22 juin à 18h30

LES FEUX DE L'ÉTÉ

1956: Sortie du premier LP d'Elvis Presley, vrai-faux suicide de Pollock, à Tokyo Tanaka Atsuko s'habille d'une prodigieuse robe d'ampoules électriques et de tubes fluorescents au cours d'une des premières actions de Gutai, sur les écrans sort «Lust for Life», flamboyante biographie de Van Gogh signée Minelli qui fixe à jamais dans l'esprit du public l'image du génie artistique. Alan Bermowitz a dix-huit ans. Une année qui semble devoir compter un peu plus qu'une autre.

Alan Vega alias Alan Bermowitz dira plus tard que les tas d'ampoules et les entrelacs de fils électrique qui le révèlent au monde artistique au début des années 1970 étaient le mythe du brise-glace de l'École de New York et qu'il oublie ce que celui-ci fait à la peinture. Il est vrai en tout cas que ses installations jetées au sol sont portées par une dynamique du corps et une apparence organique qui les placent à cent lieux des accumulations post-dada mais les rapprochent de l'*eccentric abstraction*, par laquelle Lucy Lippard a nommé une certaine constellation post-minimale.

Après viendront les reliefs cruciformes, pour ne pas prononcer le mot «crucifix», et différents assemblages porteurs d'images trouvées, pour ne pas dire icônes, avec une prédilection pour les figures de boxeurs; sorte de croisement de Peter Blake et de Ray Johnson. L'artiste Vega n'est ni en retard, ni en avance sur une histoire de l'art pour laquelle il devait, on suppose, n'éprouver qu'une certaine indifférence, lui qui commence par contester avec les *art workers* avant de songer à se faire une carrière. Au jeu de qui perd gagne, il fut véritablement imbattable, s'ingéniant à garder soudés les liens de la flamboyance et de la dèche.

Parfaitement en phase avec son époque et, contrairement à tous les post-dadaïstes accrochés à leur beauté d'indifférence, porté par un excès d'empathie qui le pousse à accueillir dans ses croix et ses gris-gris toute une épopée, de la fascination pour les boxeurs noirs et la colère qui les anime, à la terreur devant l'effroyable beauté marmoréenne des soldats de la Wehrmacht. Des titres tels que «Dachau», du nom d'une banlieue de Munich, ou «Buchenwald», du nom d'une banlieue de Weimar, montrent que Vega savait aussi choisir ses camps. Cette captation électrique des beautés et des tragédies avec les moyens du bord ou ceux de la rue, les ampoules en vrac contre les ors de l'église Pop ou ceux du temple minimaliste, c'est un peu la messe des pauvres façon Vega. Enfer et ciel mêlés ou croisés puisque le croisement des routes du blues définit aussi un itinéraire spirituel et qu'il se trouve peut-être un morceau de la vraie croix dans les assemblages de Vega.

Alors que les reines et les rois de l'art contemporain se fabriquent de petits récits ou jouent des performances auxquelles ils raccordent ensuite leur objet, ut pictura praxis, Vega aura réussi à ce que Suicide, quintessence et grand récit derrière (ou devant) son art, couvre celui-ci de son ombre. Un duo qui incarne à jamais l'esprit et la probité du rock, musique du diable, mais un rock sans guitares ni batteries, comme par refus de s'asservir à la loi du rythme à deux temps. Le Punk aura été une histoire de résurrection et de ferveur, cette ferveur que l'on éprouve à l'écoute des lamentos de *Frankie Teardrop* ou de *96 Tears*, et qui autorise à reconnaître chez cet artiste sur scène le don des larmes dont parle l'Évangile. Il faudra attendre Felix Gonzalez-Torres pour voir des loupottes raccordées à une tragédie personnelle et figurer un corps glorieux aux côtés d'une eucharistie en papiers dorés. Ne peut-on voir les illuminations d'Alan Vega comme un lien secret entre Flavin et Gonzalez-Torres? Les dessins et les tableaux de la fin tracent un étrange chemin de retour vers une peinture existentialiste. *Star* apparaît comme le tableau phare de la série, celui qui creuse la disparition rayonnante de son avatar.

Dans sa peinture, Todd Bienvenu cite à plusieurs reprises et explicitement Max Beckmann, ce médiéval moderne foudroyé au milieu de Central Park au retour d'une visite au Metropolitan pour contrôler l'accrochage d'un de ses autoportraits. À croire qu'il s'est trouvé un esprit frère auquel le rattache autant un esprit d'enfance qu'un sens du grotesque. Dans le *teatrino* de Bienvenu où l'espace est rabattu sur le plan de la toile, on voit des personnages minuscules largement bossés et façadés ou refaçadés, mais aussi des figures simplement esquissées et fantomatiques, des objets de l'atelier ou des scènes de rue bonnes pour Instagram (Ah la cycliste ! Ah la vue nocturne sur Manhattan !), on célèbre la vie terriblement quotidienne mais on s'amuse aussi à mettre en jeu les codes de la représentation et le travail du peintre, à allégoriser un peu. C'est, par exemple, un écran d'ordinateur sur lequel s'affiche REC alors que le couple qui se met en scène est ramené à une tache noire ultraplate plus fausse que les reflets du miroir d'un bar aux Folies Bergères. Il y a une vitesse et un tranchant que seule la peinture permet pour se faire le témoin ahuri et émerveillé d'une époque, et quand il veut moquer les profondes réflexions sur la sexualité assistée par ordinateur ou l'art surchargé d'ambition et de missions, Bienvenu va droit à un essentiel, qu'il aime parfois empâter comme pour souligner le faire artisanal. C'est encore une bacchanale sur le mur du bar où le malheureux héros de la soirée crache une monstrueuse langue verte que l'on suppose synthèse d'alcools et de liqueurs.

Sous une désinvolture apparente, cet artiste se défait de pas mal d'encombrants, à commencer par la veine réaliste américaine qui court de Hopper à Fischl et qui se croit moderne à fixer les oiseaux de nuit ou la génération X. Bienvenu produit une forme d'art populaire des petites perversions new yorkaises ; un monde trop protégé qui connaît parfois l'excès mais auquel fait défaut la dimension tragique, ou le simple sens du drame. Ce travail est un éloge de la liberté et de l'immaturation, parce qu'on ne peint pas son atelier, un double portrait ou des scènes de genre, sans avoir quelque part sa place dans la comédie. Aux masturbateurs lyriques de l'École de New York, aux *Women* de de Kooning, Bienvenu répond par un colosse portant sa proie, l'objet de son désir, réduite à presque rien enveloppée d'un jean, ou par un geste tendre d'un baiser déposé une seule tache de rose où il faut deviner un cul ; parfaite mise à plat du désir et puérité au bon goût de peinture. À moins que ce ne soit le retour d'Ulysse - Leopold Bloom découvrant les deux hémisphères de Molly. Immature et railleur, Bienvenu est également libre au point de s'écarter quand il le souhaite de l'obsession beckmannienne pour plonger dans le feu expressionniste (de la Saint-Jean) à la manière d'une tapisserie, par encastrement et concaténation. Furieux et rageur mais en mode mineur, et l'on croit entendre les cris du petit blanc qui se risque sur la voie sauvage à la façon du bavarois Kirchner.

De Vega légende noire, au pseudo judicieusement choisi, à Bienvenu, que son patronyme affuble d'un sourire permanent, on peut reconnaître une faculté proche à dialoguer avec les morts et à se choisir des héros, et avec eux à tailler dans le vif. Pour l'un et l'autre, l'art est cette suspension de l'incrédulité qui faisait dire à Rauschenberg : si vous ne prenez pas ça au sérieux, alors il n'y a rien à prendre. Savoir que d'une soirée trop arrosée ou d'un tas de marchandises à 1\$, on peut provoquer quelque chose qui ressemble à de l'émerveillement.

Patrick Javault

Alan Vega (1938-2016, NY) est diplômé du Brooklyn College / City University of New York. *Universe* est sa seconde exposition personnelle à la galerie, plusieurs autres lui ont été consacrées : chez Jeffrey Deitch (2017), à l'Entrepôt 9, Quetigny (2015), au Moma PS1, NY, au Magasin, Grenoble et au Fresnoy à Tourcoing (2014) ; au Musée d'Art Contemporain de Lyon (2009). Son travail a également été présenté au cours d'expositions collectives au Mumok de Vienne (2018), à la Collection Lambert en Avignon (2017) ; au Barbican Center, Londres (2015) ; à la Maison Rouge, Paris (2012 et 2014) ; au Garage Museum of Contemporary Art, Moscou (2011).

Todd Bienvenu (1980, Little Rock, Arkansas) vit et travaille à New York. Il est diplômé de la Louisiana State University (2003), et du New York Studio School (2007). *Jaywalk* – présentée en collaboration avec la Galerie Sébastien Bertrand à Genève, est sa première exposition personnelle en France, il a déjà eu plusieurs expositions dans des galeries américaines, à la galerie Sébastien Bertrand (2016). Son travail a également été présenté au cours d'expositions collectives notamment à l'Académie américaine des arts et des lettres, New York (2018) ; à la FLAG art foundation, NY (2017) ; au Sculpture Center à New York (2015).

ALAN VEGA, *Universe*

TODD BIENVENU, *Jaywalk*

June 23rd - July 28th, 2018 / Opening on Friday, June 22nd at 6:30 pm

THE LONG, HOT SUMMER

1956: Release of Elvis Presley's first LP, Pollock's real-fake suicide, in Tokyo, Tanaka Atsuko wears a dazzling dress made of light bulbs and fluorescent tubes during one of Gutai's first interventions, "Lust for Life" hits the screen, Minelli writes a flamboyant biography of Van Gogh that forever shapes the image of this artistic genius in the collective mind. Alan Bermowitz is 18, an age that seems to count a bit more than the others.

Alan Vega, aka Alan Bermowitz, later said that the piles of bulbs and electric wires that revealed him to the art world at the beginning of the 1970s was like the icebreaker of the New York school and that he forgot what it brought to painting. It is true that his installations scattered on the floor are based on a bodily approach and an organic look that entirely distinguishes them from the post-dada accumulations, and brings them closer to the "eccentric abstraction"- coined by Lucy Lippard in reference to a specific post-minimal movement.

Later came: the cruciform objects –not to say the word "crucifix"– and various assemblings with found images –to avoid the word icons– with a pronounced taste for boxing figures: a sort of mix between Peter Blake and Ray Johnson. Vega was neither behind nor ahead of art history. Actually, he probably regarded it with some indifference, as he started protesting with the *art workers* before even thinking about making a living. At the biggest loser game he was truly unbeatable, fighting to keep the bond between being both brilliant and broke.

Perfectly in tune with his time, and unlike the post-Dadaists who clung to the "beauty of indifference", he was moved by an excessive empathy that instilled the many stories behind his crosses and charms: from his fascination for black boxers and their anger to the terror inspired by the marmoreal beauty of the Wehrmacht soldiers. Titles like "Dachau", a suburb of Munich, and "Buchenwald", a suburb of Weimar, shows that Vega also knew how to choose sides. This electric appropriation of beauties and tragedies with whatever was at hand or in the street, bulbs in bulk traded for the gold of the Pop church or that of the minimalist temple, was a bit like cheap mass Vega-style. Heaven and hell tangled and crossed since the crossroad of the blues also shaped a spiritual road and that Vega's assemblings might contain pieces of the true cross.

While the queens and kings of contemporary art made up stories and performances to back up their objects, *ut pictura praxis*, Vega made sure that Suicide, the quintessence and greatest story behind (or before) his art, overshadowed it. A duo that will forever embody the spirit and integrity of rock music -the devil's song-yet played without guitars or drums as if to say no to two-part rhythm. Punk was a story of resurrection and fervor: the fervor we feel when listening to the laments in *Frankie Teardrop* or *96 Tears*, which might have us believe that this performing artist had the "gift of tears" spoken in the gospel. It was not before Felix Gonzalez-Torres that another artist used cheap lights to tell intimate tragedies and represent glorious bodies next to a Eucharist in golden papers. Aren't Alan Vega's illuminations a secret link between Flavin and Gonzalez-Torres? His late drawings and paintings look like a strange come back to existentialist painting. *Star* seems like the masterpiece of the series, announcing the shining disappearance of his avatar.

Todd Bienvenu's painting repeatedly and explicitly quotes Max Beckmann, this modern medieval struck down in the middle of Central Park on his way back from the Metropolitan to check the display of one of his self-portraits. As if he had found a kindred spirit to share his childmind and sense of grotesque with. In Bienvenu's *teatrino* where space and the canvas plane become one, tiny and thickly brushed characters interact with merely sketched ghostly figurines, objects from his studio and street scenes usually seen on Instagram (Oh, a biker! Oh, a nocturnal view of Manhattan!). His work praises our dreadful daily life all the while challenging the codes of representation and the painter's work, with a bit of allegorizing. For example, we see a computer screen that reads REC while the couple staging appears as a mere super-flat black stain, faker than the mirror reflections in a bar at Folies Bergères. This swiftness and edge only painting allows captures our marvelous yet appalling era. And when Bienvenu wants to mock the deep reflections on computer-assisted sexuality or over-ambitious and driven art, he goes straight to the point, which he sometimes likes to impaste as if to highlight his craft. Another bacchanalia on the wall of the bar where his poor hero of the night is spitting a monstrous green spurt, probably a blend of alcohol and liquor.

Behind his seeming indifference, Todd Bienvenu takes a lot of distance, starting with the American realism from Hopper to Fischl, waving modernism for representing night owls and the X generation. Bienvenu's popular art depicts the little perversions of New York: an over-protected world that sometimes falls into excess yet deprived of all tragic dimension or sense of drama. His work appears like a eulogy of freedom and immaturity: one does not paint a studio, a double portrait or a genre scene without being somehow part of the comedy. To the lyrical masturbators of the New York school and the *Women* of De Kooning, Bienvenu answers with a giant carrying his prey, the object of his desire, reduced to a small thing wearing a tight jean or with a soft kiss given to a single pink stain suggesting an ass: a perfect way to blow out desire and play tricks to the good taste of painting. Unless it is the return of Ulysse-Leopold Bloom discovering Molly's two hemispheres. Childish and mocking, Bienvenu is free to the point of distancing himself from his Beckmann obsession whenever he pleases to dive into the expressionist fire (of Saint John), like a tapestry with interlocking and juxtaposition. Furious and enraged in a minor mode, we might hear the screams of the little white man venturing on the wild road like the Bavarian Kirchner.

From dark legend Vega and his wisely chosen nickname to Bienvenu, which alias shows off an everlasting smile, the two artists share a talent of talking with the dead and picking heroes to delve in the meat of the matter. For both of them, art is this suspension of incredulity that made Rauschenberg say: if you don't take this seriously, there's nothing to take at all. And to think that something close to fascination can rouse from a drunken evening and a pile of 1\$ trinkets.

Patrick Javault

Alan Vega (1938-2016, NY) graduated from Brooklyn College / City University of New York. Several solo shows were dedicated to his work: at Jeffrey Deitch (2017), at Entrepôt 9, Quetigny (2015), at Moma PS1, NY, at Magasin, Grenoble and in le Fresnoy, Tourcoing (2014) ; at Musée d'Art Contemporain, Lyon (2009). His work was also part of several group shows : at Mumok, Wien (2018), at Collection Lambert in Avignon (2017); at Barbican Center, London (2015) ; at Maison Rouge, Paris (2012 et 2014) ; at Garage Museum of Contemporary Art, Moscou (2011).

Todd Bienvenu (1980, Little Rock, Arkansas) lives and works in New York. He is graduated from Louisiana State University (2003), and the New York Studio School (2007). *Jaywalk* - organized in collaboration with Galerie Sébastien Bertrand, Geneva - is his first solo show in France. He already had solos in galleries in USA and Switzerland (Galerie Sébastien Bertrand, Geneva (2016). His work was also part of several group shows at the American Academy of Arts and Letters, New York (2018) ; at FLAG art foundation, NY (2017); at Sculpture Center, New York (2015).